

FAITS DIVERS

Témoignage - La vie sans Estelle d'Eric Mouzin

Eric Mouzin, le père d'Estelle disparue le 9 janvier 2003, à Guermantes, se livre dans un ouvrage. Un témoignage émouvant.

Cela fait huit ans qu'« *inexorablement* » Eric Mouzin se réveille chaque nuit à 3 heures du matin. Le père d'Estelle s'interroge, se demande ce qui a pu arriver à sa petite fille « *rieuse et rigolote* ». Qui a-t-elle croisé en revenant de l'école ce 9 janvier 2003, vers 18 h 30, à Guermantes (Seine-et-Marne) ? Durant huit années, Eric Mouzin ne s'est autorisé qu'une seule émotion : la colère, froide et calme. Jamais de larmes. Aujourd'hui, Eric Mouzin, expert pour une compagnie d'assurances de la région parisienne, a choisi de se livrer dans un livre (*). « *On ne peut pas à la fois faire et être. Depuis le premier jour, j'ai choisi de faire. Et j'ai étouffé l'être. Depuis le soir du 9 janvier, je ne suis plus* », écrit-il ainsi. Un témoignage bouleversant.

(* *Retrouver Estelle, d'Eric Mouzin, avec Véronique de Bure, éd. Stock, 180 p., 15,50 €*

France-Soir. Votre livre est-il un cri de colère ou un acte de délivrance ?

Eric Mouzin. Ni l'un ni l'autre. C'est le récit de huit ans de combat, d'expériences déçues et de constat des dysfonctionnements des institutions. Ce livre m'a permis de mettre un peu d'ordre dans mes pensées, de comprendre ce que j'ai fait pendant toutes ces années.

F.-S. Comment avez-vous vécu les premiers jours de la disparition d'Estelle ? Et ces huit années ?

E. M. Les premiers jours, c'est le trou noir complet, l'incompréhension de ce qui m'arrivait. Je me souviens des dispositifs qui se mettaient en place. Ça paraissait tellement irréel qu'il fallait se pincer pour y croire. Les huit ans qui ont suivi ont été huit ans de combat avec l'Association Estelle. Au début, nous manifestions sur la voie publique, collions des affiches et interpellions les pouvoirs publics. On a ensuite évolué vers un travail de propositions en faveur notamment de la création d'une structure dédiée aux enlèvements d'enfants et du plan Alerte enlèvement.

F.-S. Quel(s) sentiment(s) vous habite(nt) aujourd'hui ?

E. M. C'est toujours la même incompréhension face aux difficultés que nous rencontrons pour faire évoluer les dispositifs. Et, oui, je suis aussi en colère, parce que je vois que les choses n'avancent pas.

« Je dois être un père éploré, je n'ai pas le droit d'être un

père qui profite de la vie »

F.-S. Vous sentez « le regard des autres terriblement censurant ». Que voulez-vous dire ?

E. M. Quand je comprends que les gens m'ont reconnu, je crois lire dans leur regard un peu de ce qu'ils attendent. Pour eux, je dois être un père éploré, je n'ai pas le droit d'être un père qui s'amuse ou qui profite de la vie. Est-ce le regard des autres ou ce que je mets dans le regard des autres ? Je ne sais pas le dire. Mais je constate qu'aujourd'hui, par exemple, avec la sortie de mon livre, les gens, même ceux avec lesquels je travaille, ne m'en parlent pas. Ils font comme s'il n'y avait rien. J'ai du mal à le comprendre.

F.-S. Au début de l'enquête, vous avez été soupçonné avant d'être blanchi. Comment avez-vous vécu cette accusation ?

E. M. Je trouvais ça bien que je fasse l'objet de vérifications. En revanche, ce que je n'ai pas apprécié, c'est qu'elles se prolongent et qu'une partie des investigations tourne autour de ma personnalité. Mon profil psychologique, dressé par une psychologue, n'avait pas sa place dans l'enquête et je ne vois d'ailleurs toujours pas à quoi il a servi.

F.-S. Vous sentez-vous coupable d'avoir failli, de n'avoir pas pu protéger Estelle ?

E. M. Je me pose toujours la question de savoir si ce que j'ai fait était bien ou pas, si c'était ce qu'il fallait ou non faire, si je n'ai pas laissé passer des opportunités qui auraient pu faire avancer l'enquête.

F.-S. Vous écrivez « Je préfère penser qu'Estelle est morte ». Pourquoi ?

E. M. Parce que je préfère ne pas imaginer par quoi sont passés des enfants détenus par des pédo-criminels pendant des mois, parfois des années. Entre la peste et le choléra, on choisit la solution qui permet de croire que son enfant a le moins souffert. Mais c'est déjà entrer un peu dans le syndrome de Stockholm...

F.-S. Vous évoquez « l'inertie » que l'on vous a opposée. Laquelle ?

E. M. J'ai mis trois ans à obtenir une partie de la procédure. Trois ans avant que le dispositif Alerte enlèvement voie le jour, c'est très long. Il y a encore des analyses ADN qui n'ont pas été effectuées, j'avoue avoir du mal à comprendre pourquoi.

F.-S. Vous regrettez que la mère d'Estelle ait abandonné son « poste ». Que voulez-vous dire ?

E. M. C'est un langage un peu militaire que j'ai utilisé, mais je pense qu'on ne peut pas abandonner son poste quand on est en difficulté. Si elle était restée là, si elle s'était associée à l'énergie développée par les membres de l'association, le combat aurait sans doute été encore plus légitime. Elle a préféré partir (*la mère d'Estelle vit en Afrique du Sud depuis 2005, NDLR*).

« Fourniret m'a encore écrit en août dernier. C'est un être nuisible »

F.-S. Croyez-vous connaître l'auteur du rapt de votre fille ?

E. M. Non, je n'en ai aucune idée. Simplement, lorsque l'on fait soi-même l'objet de soupçons, on a tendance à basculer dans le soupçon également vis-à-vis de tout le monde. C'est le résultat des incertitudes.

F.-S. Que pensez-vous de la « piste Fourniret » ?

E. M. Depuis 2003, Fourniret, c'est un coup « oui », un coup « non ». Un jour, il veut me rencontrer et je n'ai jamais donné suite ; un autre, il m'écrit comme, encore une

fois il l'a fait en août dernier, pour me dire que ce n'est pas lui. Fourniret est un être nuisible qui n'a que ça à faire. Avec lui, vous n'êtes jamais à l'abri du pire mais, tant qu'on n'aura pas vraiment purgé tout ce qui le concerne dans le dossier, il y aura toujours un doute.

F.-S. Comment arrivez-vous à mettre en œuvre ce précepte : « Seul vivre joyeusement peut résoudre les drames de la vie » ?

E. M. Il y a deux solutions. Soit on ouvre grand les portes de la maison et on dit à la mort : « Entre, installe-toi et emporte tout. » Soit on se dit que c'est la vie, la légèreté qui doit prendre le dessus. Dans la sphère privée, j'essaie de vivre joyeusement. Je m'aperçois que je n'ai pas été très bon et que j'ai beaucoup de progrès à faire.

Par **Propos recueillis par Sandrine Briclot (avec Estelle Santous)**

C'est sur France Soir ! 
